

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

Paris, le 23 juillet 1879.

A l'heure où nous écrivons, *notre déficit est comblé*. Non seulement le chiffre de 50,000 francs, indiqué par le premier donateur, est atteint ; c'est la somme totale de notre découvert, 56,000 francs, qui est réunie et même dépassée avant le 1^{er} août, terme de la souscription.

Nous sommes forcés de renvoyer tous les détails et tous les chiffres à notre prochain numéro. Aujourd'hui nous ne voulons que rendre grâce à Dieu, à qui nous faisons remonter ce magnifique résultat, et remercier au nom de notre Mission les amis qui l'ont si généreusement aidée. Quant à ceux qui se disposaient encore à nous envoyer leur offrande, nous les prions de diriger leurs efforts vers les souscriptions régulières qui doivent augmenter à tout prix, si nous voulons assurer à notre œuvre son développement normal et empêcher que la fin de l'année ne nous remette en présence d'un nouveau déficit.

AFRIQUE MÉRIDIONALE

LETTRE DU D^r CASALIS AU PRÉSIDENT DE LA SOCIÉTÉ.

Nous avons reçu trop tard pour l'insérer dans le présent numéro, le rapport de la Conférence annuelle des missionnaires. En attendant de pouvoir le mettre sous les yeux de nos lecteurs, nous sommes heureux d'être en mesure de leur communiquer les lignes suivantes qui font apprécier, mieux que nous n'avons pu le faire précédemment, l'étendue et la profondeur de la crise que traverse en ce moment l'Afrique australe. Elles sont empruntées à une lettre du Dr Casalis à M. L. de Bussierre, qui a bien voulu nous permettre d'en faire pour notre journal de larges extraits :

Mabouléla, le 20 mai 1879.

Monsieur et très honoré président,

J'ai beaucoup tardé à vous accuser réception de la lettre que vous avez bien voulu m'écrire à l'occasion des épreuves que le Seigneur a jugé bon de nous dispenser. Les occupations multiples de la fin de notre année scolaire m'ont fait négliger ma correspondance ; mais si je suis en retard, croyez-le bien, cher Monsieur, vos paroles de bonne sympathie nous ont fait du bien. Ma chère femme et moi, nous avons senti tout le privilège que nous avons de posséder des amis chrétiens qui peuvent pleurer avec nous, et qui nous encouragent à porter nos regards au delà de la vallée de larmes et de douleurs que nous parcourons présentement. Le Seigneur est fidèle et nous faisons journellement l'expérience de sa bonté et de sa miséricorde.

Nous traversons des temps bien sérieux. Jamais depuis que le premier Européen a mis le pied sur le sol du sud de l'Afrique, il n'y a eu une crise politique aussi générale ni

aussi alarmante que celle par laquelle nous passons. L'Angleterre a fini par sentir qu'elle devait se mesurer avec une puissance formidable, mais dont elle ne connaissait qu'imparfaitement le pouvoir et la force de résistance. Vous avez suivi dans les journaux la marche des terribles événements qui ont eu lieu en Natalie. On tremble à la pensée que depuis trente ans cette petite colonie dormait paisiblement sur un volcan, et que d'un moment à un autre, et sur un seul signe du potentat des Zoulous, toute la population européenne aurait pu être massacrée ou balayée dans la mer. Certainement la Providence veillait sur ces colons. Elle vient encore de manifester son intervention d'une façon bien remarquable par le fait que les Cafres sont restés inactifs pendant les trois mois qui ont suivi le massacre d'Isandula. S'ils l'avaient voulu, ils auraient dévasté la colonie et fait invasion dans les pays avoisinants. Les colons étaient paralysés par la terreur, et le seul nom de Zoulou faisait trembler toutes les tribus indigènes. Ces trois mois d'inaction ont permis au gouvernement anglais d'envoyer de puissants renforts, et à vues humaines le prestige de l'Angleterre sera sauvé. Reste encore, il est vrai, la lutte décisive ; elle doit recommencer ces jours-ci, et bien habile est celui qui peut en mesurer la durée. Le Zoulou comme l'Anglais est déterminé à vaincre ou à mourir ; mais comme la règle mystérieuse qui domine dans toutes les luttes du civilisé contre le barbare est que celui-ci doit, en fin de compte, succomber, il n'y a pas de doute que les Anglais n'aient le dessus. Comme missionnaires, nous demandons à Dieu de briser le pouvoir de Kethoayo, mais d'épargner le peuple cafre. Une fois affranchis du joug de leur tyran, les Zoulous pourraient former un noble peuple, surtout si l'Évangile les régénère et leur donne la vraie grandeur.

Plus près de nous, dans un des districts du Lessouto, la guerre a éclaté entre les autorités britanniques et Morosi, un petit chef subalterne. Là aussi les affaires traînent. Le

chef s'est retranché sur une haute montagne environnée de précipices, et a fait élever d'immenses barricades à l'entrée du seul passage qui mène sur le petit plateau d'où il défie ses assaillants. Notre frère Ellenberger a couru de grands dangers, mais il est resté à son poste pour y exercer un ministère de paix et de conciliation. Grâce à son influence et à son énergie, et sans crainte de s'attirer la haine et le mauvais vouloir du chef révolté, il a réussi à empêcher tous les membres de son troupeau de se joindre aux insurgés, et il a été de la sorte le sauveur de cette portion de la tribu. Les Bassoutos ont prêté main-forte à M. Griffith, notre habile administrateur, et se sont attiré de la part de ce haut fonctionnaire les éloges les plus flatteurs. Seulement chacun voudrait voir la fin de cette lutte. Dieu veuille nous accorder bientôt des jours plus sereins !

Nous venons d'avoir la réunion annuelle de notre conférence. Le rapport vous aura déjà été soumis à l'arrivée de ces lignes, et vous aurez été reconnaissant et heureux de constater que, malgré les temps ingrats que nous traversons, la bénédiction d'En-haut a reposé sur nos travaux. Plus d'une ombre plane sur notre œuvre, il est vrai, mais le Maître est là, et il est jaloux de sa gloire. Nous attendons prochainement le retour de notre frère Coillard ; il aura à nous rendre compte de ses courageux et persévérants efforts pour trouver un nouveau champ de mission ; ce sera alors seulement que nous pourrons peut-être former des plans pour l'avenir. Nos chers voyageurs sont arrivés à Valdézia, la station de nos frères Vaudois, juste à temps pour soigner ceux-ci. Une épidémie de la terrible fièvre tropicale avait éclaté au nord du Transvaal et fait déjà un nombre considérable de victimes. MM. Creux et Berthoud et leurs enfants ont été épargnés, mais notre chère sœur madame Berthoud a été retirée de ce monde, laissant dans la désolation un mari encore très faible et trois enfants dont un de quelques semaines. Madame Coillard a eu le privilège de venir

en aide à madame Creux dans ces circonstances douloureuses.

Vous pouvez bien penser combien j'ai été réjoui et soulagé en apprenant que M. Boegner avait accepté la charge de sous-directeur de la Maison des Missions. Il me tarde qu'il soit entré définitivement en fonctions et que mon pauvre père soit un peu moins surchargé de travail et de préoccupations. Les dernières nouvelles de la rue des Fossés-Saint-Jacques m'ont donné beaucoup d'inquiétudes. Dieu veuille conserver à son œuvre ce vénéré serviteur !

Permettez-moi, cher et honoré Monsieur, de former le même vœu pour vous. Vos missionnaires du Lessouto s'y associent tous ; ils connaissent votre dévouement pour la Mission, et tous, surtout ceux qui ont eu le privilège de vous voir à l'œuvre, sentent que vous les portez sur votre cœur et que vos plus ardentes sympathies leur sont acquises. Dieu veuille donc vous accorder les forces nécessaires pour pouvoir occuper longtemps encore le poste qu'il vous a confié. Ah ! oui, cher monsieur, dans nos heures de solitude, de *heimweh*, il nous est précieux de redire le nom des amis sur l'affection desquels nous pouvons compter et de nous rappeler leurs paroles de sympathie et d'encouragement. Nous sentons alors que nous ne sommes pas seuls à la brèche.

Veillez, très honoré Président, croire à notre reconnaissance et à notre chrétienne considération.

Dr E. CASALIS.

